

adorateurs si méchants ; je ne puis pas faire comme vous."

Alors le Kirangozi, ou guide de la caravane, me fit donner des coups de bâtons pour avoir parlé ainsi. Puis il força tous les Nègres esclaves à faire la prière des Musulmans ainsi qu'eux. Par crainte de nouveaux coups, nous nous mîmes à genoux comme nos maîtres. Ils étaient tournés vers l'Orient et faisaient une multitude de gestes et de contorsions, ouvrant les bras, puis les croisant sur la poitrine, ensuite regardant le ciel, puis baissant la terre en disant : Allah ! allah ! Akbar ! O mon Seigneur, mon roi Allah ! Allah !

Et nous, nous faisions absolument comme les Arabes, sans savoir ce que c'était.

Je fis pris un jour à rire pendant la prière : je fus aussitôt bâtonné, et mon sang coula.

Après la prière, nous nous remîmes en marche ; encore ici j'eus beaucoup à souffrir.

J'étais exténué et mes maîtres voulurent absolument me faire marcher et courir avec les autres Nègres ; je refusai et cherchai l'occasion de m'échapper, lorsqu'un Arabe vint à moi avec son poignard et m'en porta un coup de plat dans le flanc droit. Je ressentis d'atroces douleurs, le coup fut porté si raide que j'eus une côte brisée et un nerf coupé. Je vis le sang couler en abondance et je tombai évanoui. Un Arabe alors me prit sur ses épaules et me ramena jusqu'à la caravane ; il me mit dans un sac sur le dos d'un chameau ; c'est là que je repris connaissance. Dans ce sac de toile épaisse l'air entraînait difficilement.

Le coup de poignard que j'avais reçu m'arrachait encore souvent des cris, surtout quand j'étais ballotté par la course du chameau : chaque mouvement, chaque choc était pour moi un nouveau coup de poignard. Au bout de quelques jours, le chef arabe me fit descendre du chameau, me tira hors du sac et me dit de marcher avec les autres esclaves.

Je n'étais pas encore solide et je boitais ;

chaque pas me causait des douleurs, et je fus obligé de marcher et de suivre toujours mes maîtres à travers le désert brûlant.

Peu à peu, la plaie se cicatrisa, mais je boitais toujours et je souffrais encore.

Après huit jours de marche, la caravane s'arrêta dans un oasis, les Arabes prirent leur repas et nous jetèrent les os et les restes de leur viande ; nous mourrions de faim et de soif et nos maîtres ne voulaient rien nous donner. Je mangeai des insectes et des sauterelles, un peu de feuilles de Suttama et de la terre rouge. Tout cela ne nous rassasiait point. Comme j'étais gardien de cinquante bêtes (moutons) et de quelques chèvres..... je m'entendis avec deux de mes petits compagnons pour soulager notre faim et notre soif.

Après leur repas les Arabes s'endormirent ; je profitai de ce moment pour enlever un agneau près de mes maîtres endormis. Nous allâmes nous cacher derrière un arbre, un de mes compagnons tint la gueule de l'agneau, afin de l'empêcher de crier, puis, comme je n'avais pas de couteau, je pris de grands roseaux effilés, et je m'en servis pour faire des incisions au cou de l'agneau ; chacun notre tour nous suçions le sang qui coulait de cette plaie. Quand l'agneau fut mort, je pris des branches d'arbres et quelques herbes sèches, puis avec deux cailloux je fis jaillir quelques étincelles qui mirent le feu aux herbes.

Alors nous déchirâmes l'agneau et chacun à notre tour nous passâmes notre morceau de chair au feu, et nous pâmes ainsi assouvir notre faim extrême.

Le repas fini, je fis un trou dans le sable et jetai les restes de l'animal égorgé, effaçant du sol toute trace de sang, jetant au loin les débris du feu. De cette manière mes maîtres ne s'aperçurent de rien.

Après avoir tué et mangé cet agneau, je revins au camp, mes maîtres étaient encore endormis ; quelque chose de terrible allait avoir lieu et un drame sinistre allait se dérouler dans le désert. Un esclave nègre, âgé de vingt-cinq ans environ, voulut nous